

« sentiments, de porter ce soir-là ma fleur chérie. « je n'oublierai jamais ma tristesse et mon amer désappointement quand, vous rejoignant au théâtre, je m'aperçus qu'elle n'ornait pas vos cheveux, »

« Mais, « repris-je, » vous oubliez, Monsieur Lyndon, que je n'ai jamais reçu votre message. « Comment aurais-je pu y répondre ? »

« Quand je vous ai demandé si la fleur serait jamais portée, vous m'avez répondu ; non, jamais. « Comment cela se fait-il ? » Ne savez-vous donc pas qui a reçu ce valentin ? »

« Non, je suppose qu'il a été perdu. »

« C'est Sybil qu'il l'a eu. Elle a cru qu'il lui appartenait. »

« Mon père le lui avait remis lui-même. »

« A Sybil ? C'est impossible, elle ne m'en a jamais parlé. »

« Savait-elle de qui il venait ? »

« Oui, elle a reconnu l'écriture. »

« Et elle a pu croire que je lui faisais une déclaration ? »

« Non, je dois lui rendre cette justice ; ce n'était, disait-elle, qu'une galanterie de votre part, et elle n'y pensait plus. »

« Et vous, Mabel, qu'avez-vous pensé de moi ! mais je ne puis comprendre pourquoi votre père l'a donné à Sybil. »

« Il était adressé à mademoiselle Dean, et non à moi ; je ne suis seulement que mademoiselle Mabel. »

« Je croyais que vous étiez l'aînée. »

« Non, je suis un an plus jeune que Sybil, quoi que je paraisse plus âgée qu'elle. »

« Mabel, demanda-t-il, en prenant mes deux mains dans les siennes. « Si vous eussiez reçu ce valentin, auriez-vous porté ma fleur favorite ? »

Mes yeux se baissèrent sous ce regard doux et tendre, et au même instant, j'étais dans ses bras, et il me pressait sur son cœur—ce cœur qui depuis a toujours été mon asile le plus cher.

« Venez avec moi, » me dit enfin Paul ; « allons réclamer notre propriété perdue, Sybil, » fit-il en arrivant auprès de ma sœur, qui me regardait toute

surprise de l'expression inaccoutumée de ma figure, « J'ai une confession et une demande à vous faire. »

« Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur Lyndon ? »

« Il y a quelques mois, j'avais envoyé un valentin à votre sœur Mabel ; par erreur il nous a été donné. Voulez-vous me pardonner mon indécatesse apparente, et remettre à ma bien-aimée ce qui lui appartient ? « Si je le veux ? » exclama Sybil, « Oh ! oui, avec le plus grand plaisir. Mais, Monsieur Lyndon, comme vous devez me trouver légère et présomptueuse. Je n'ai jamais pensé que le valentin fut pour une autre que moi. »

« La faute n'en était qu'à moi, » répondit Paul. « J'étais accoutumé depuis si longtemps à appeler Mabel Mademoiselle Dean, que j'avais tout-à-fait oublié qu'une autre put réclamer ce titre. »

« Ma petite sœur, » dit Sybil en m'embrassant avec tendresse. « Combien cette méprise a failli obscurcir et briser ton avenir ! »

« J'étais devenu si misérable, » nous dit Paul, « de ce que je croyais un refus, que j'avais l'intention de m'expatrier. »

« Je suis si heureuse que tout enfin soit éclairci, » s'écria Sybil. « Comme papa va être content ! car plus que mon pauvre Adolphe, vous serez son bras droit. Je ne pensais pas que mon bonheur put s'accroître ; mais tout ceci le double et au-delà. « Bien, Mabel, je vais aller chercher ce qui depuis longtemps devait être en ta possession. »

Et le beau valentin avec son anneau et ses fleurs d'oranger me fut enfin remis.

Je ne puis décrire la satisfaction et la joie de mon bien-aimé père. Les fêtes du mariage de Sybil se passèrent rapidement, et Madame la Marquise de Liancourt est aujourd'hui l'une des femmes les plus distinguées et les plus élégantes de la société parisienne. Paul est toujours le fils favori. Je ne crois pas que mon père ait plus d'affection pour ses propres enfants qu'il n'en a pour lui.

Chaque année s'accroît mon bonheur et mon amour pour mon noble époux, et je remercie le ciel qui après tout m'a fait retrouver mon valentin.

FIN.

## LE BONHEUR NE DURE PAS TOUJOURS.

ESQUISSE CANADIENNE.

(Pour l'Album de la Minerve.)

### I.

Il y a quelques années, je reçus la visite d'un de mes amis qui maintenant réside aux États-Unis.

Mon ami avait, et a encore, (s'il n'a pas changé) la prétention d'être, tout-à-la-fois, homme de lettres et homme d'esprit, et par-dessus le marché il se vante affreusement. Je crois qu'il aimerait bien à voir son nom dans les journaux, et c'est ce que je ferai aujourd'hui si je ne craignais de blesser sa modestie.

Vers le milieu de la veillée il tira gravement son

cahier de notes, de sa poche et me lut l'histoire que je vais vous raconter, sans toutefois ajouter une grande foi à la véracité du préambule.

### II.

« L'été dernier, me dit-il, j'étais allé passer quelques jours, chez un de mes oncles, qui réside dans le faubourg de Kamouraska.

Une après-midi, par un soleil brûlant, j'usai de toute la galanterie dont je suis susceptible ??? et j'offris le bras à ma petite cousine A....., pour aller